

Les émois d'un premier août

Autor(en): **Humbert, Jean-Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **27 (1997)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les émois d'un premier août

Verte est l'épithète qu'un usage séculaire accole inséparablement à la Gruyère. Torrents, ruisseaux, ruisselets et rivières qui l'arrosent finissent, à force de descendre, par se rencontrer et mêler leur cours. Leur réseau serré explique le vert éclatant de l'herbe, et par voie de conséquence, l'épaisseur de la crème.

C'est dans ce pays que Madame Hélène et Monsieur Jean Humbert décidèrent de passer leurs vacances. Ils invitèrent leur fils – moi – à les accompagner. Aîné d'une sœur et d'un frère ayant déjà convolé tous les deux, je me trouvais, à la suite d'une rupture dont je sentais encore les effets, un laissé pour compte du mariage. Jusqu'à ce que...

Le choix de mes parents s'était porté sur le village de Charmey, qui n'était pas encore gagné à l'époque par la fièvre du tourisme. Nous quittâmes donc ensemble notre bonne ville de Neuchâtel la bien-pensante.

Les fenêtres du sympathique petit hôtel choisi encadraient par-dessus les toits une vue privilégiée sur la proche Dent de Vounetz et la muraille crénelée des lointains Gastlosen.

Une dizaine de jours après notre arrivée, les lois du calendrier firent que le soleil se leva sans le savoir à la date du premier août. Auparavant, le syndic ayant sollicité un rendez-vous avec Monsieur le Conseiller d'Etat Jean Humbert, se présenta accompagné de quelques notabilités locales pour lui demander si, à l'occasion de la fête nationale, et bien qu'il fût en vacances, il accepterait de prononcer le discours de circonstance sur la place du village. Ce n'était pas que les autorités locales se dérobaient à cette obligation, mais un Conseiller d'Etat, n'est-ce pas...

Papa accepta et leur offrit l'apéritif. En le quittant, ils lui déclarèrent que bien entendu, il était invité avec sa famille à la soirée officielle qui suivrait la cérémonie.

Au matin du premier août, je décidai de ne pas résister plus longtemps

à la tentation qu'exerçait sur moi la Dent de Vounetz qui semblait, à chaque fois que je l'apercevais par la fenêtre, m'adresser une invitation muette et ironique, une sorte de provocation.

Cette attraction était plus forte que la perspective d'une conquête amoureuse, dont l'occasion s'était souvent présentée avec des filles que je croisais au cours de mes flâneries dans les environs, aussi désirables fussent-elles. Quelques courtes aventures à Neuchâtel en guise de consolation m'avaient découragé de recourir à ce genre d'expédients. J'attendais l'amour, le véritable amour, ou comme on aime à dire «l'amour de ma vie»; en fait, nouveau Tristan, j'attendais mon Iseult. La Dent de Vounetz serait-elle le dragon qu'il faudrait affronter pour avoir la possibilité de la rencontrer?

Imprégné de mythologie et de légendes que mes professeurs de grec et de littérature m'avaient enseignées, j'avais le pressentiment, renforcé par la lecture de Jung, que la Dent de Vounetz était bien le monstre auquel je devais me mesurer, si je voulais mériter la rencontre à laquelle j'aspirais. J'en tentai l'ascension avec la maladresse de l'inexpérience. Je n'avais jamais varappé.

Parvenu au pied de l'énorme rocher, celui-ci me parut écrasant dans sa massivité et dangereux dans son redressement aigu. En dépit d'un instant d'anxieuse hésitation, je me contraignis à l'attaque que je menai résolument. O force de l'instinct pur, sentant dans mon dos le vide qui grandissait au rythme de ma progression, mes ongles, dès qu'une parcelle de terre se présentait dans un creux de roche, s'y enfonçaient d'eux-mêmes, comme des racines, tandis qu'une respiration haletante secouait mes côtes et que l'angoisse desséchait ma bouche.

Du sommet qui présentait un replat de quelques mètres carrés, je décidai de redescendre par l'autre versant, moins risqué. Je ne rentrai qu'à deux heures de l'après-midi.

L'anxiété de mes parents s'était communiquée aux autres pensionnaires, on parlait déjà d'organiser des recherches.

Un peu plus tard, restauré et douché, je me rendis à l'épicerie du village pour acheter du tabac. C'était un de ces magasins où le citadin s'étonne de trouver tout ce dont peut avoir besoin un ménage, des tasses au flacon d'encre, de l'encaustique à la pelote de fil. Et l'événement qui devait surpasser de beaucoup mes émotions de montagnard incompetent, fut la vue d'une jeune femme, seule cliente, s'essayant devant un miroir à resserrer dans une barrette les cheveux blonds cascadeant sur ses épaules, pour en faire une queue de cheval. Est-ce la grâce de ses gestes, les formes de son corps, la légèreté de sa silhouette et son parler aisé, l'impression que j'éprouvai avant toute réflexion ne peut se traduire que par un mot: enchantement. Quand elle tourna la tête de mon côté, je la contemplais bouche ouverte, elle eut un sourire auquel, m'étant remis, je répondis, nos regards s'attachèrent l'un à l'autre, il me sembla y sentir une attraction réciproque qui ne demandait que le recours à la parole. Et j'allais m'y décider lorsqu'elle se détourna vers la vendeuse.

De tout l'après-midi, je ne cessai d'évoquer la brève scène que je venais de vivre, elle s'imposait à moi comme ces mélodies qui vous accompagnent tout au long de la journée, avec cette différence que je ne cherchais surtout pas à m'en défaire.

Le soir, sur la place du village, le public très dense était composé autant de vacanciers que d'habitants. Autour de nous brillaient plus fort que des étoiles les feux allumés sur les sommets alentour. J'identifiai sans peine celui dont les flammes situaient la Dent de Vounetz, et je fis une réflexion admirative sur l'agilité des gars du pays capables d'escalader ses rochers avec une charge de bois. Le discours du Conseiller



Dessin Urs Zeier

d'Etat fut suivi d'applaudissements rythmés, qui semblaient appeler un bis. C'est alors qu'au milieu de ces bruyants battements de mains, je découvris en moi l'assurance que l'apparition de cet après-midi était la récompense de mon affrontement du matin avec le monstre pétrifié.

Dans le local des fêtes, j'aperçus enfin celle à laquelle je rêvais depuis le moment où j'avais refermé la porte de la boutique. Elle était en train de me regarder, discutant avec des amis qui visiblement, la chapeironnaient. Dès que l'orchestre se mit à jouer, je l'invitai à danser. Elle était légère comme un oiseau. En fin de soirée, nous réussîmes tous deux à nous défaire de notre entourage et je pus la reconduire jusqu'à sa porte qui me fut interdite. Elle était en pension chez des gens du village très stricts sur le chapitre des mœurs. Nous nous sommes attardés à bavarder comme de vieux amis. Elle se trouvait selon son expression «dans le cirage», veuve avec un garçonnet. Elle évoquait avec des larmes dans la voix la gentillesse de son compagnon défunt. Elle habitait Genève, chez sa mère. Je lui appris que je n'étais qu'un bouche-trou de

l'enseignement, errant sur le marché de l'emploi, du ballotté au gré des remplacements d'une école à l'autre. Elle quittait Charmey le lendemain matin.

Je devins un assidu de Genève, au guidon de ma puissante moto. J'y fis connaissance de sa mère et de Claude, son petit garçon. Après bien des rencontres, au cours d'une promenade, main dans la main, parmi les pâquerettes, sur le haut col de la Tourne, je lui fis ma demande en mariage.

Aujourd'hui, nous voilà un couple d'arrière-grands-parents d'un garçonnet de deux ans et d'une fillette de quelques mois, petit enroulement précieux régulièrement soulevé par la respiration dans les bras de sa mère. Nos âges respectifs totalisent plus d'un siècle et demi, divisé en parts égales, comme il se doit de toute chose entre bons époux.

Chez moi, le choc de l'enchantement originel s'est mué avec le temps en ondes d'émerveillement qui me bercent à intervalles rapprochés. Il arrive parfois que pendant ces instants privilégiés, mes yeux

s'ouvrent tout grands et mes mâchoires s'écartent, laissant ma bouche béante. La dernière fois que cela m'a pris, la dame de ma vie releva la tête du bouton qu'elle recouvrait et surprenant l'aspect bizarre de ma physionomie, me demanda pourquoi je la regardais d'un air idiot. J'ai cherché à le lui expliquer et j'ai dû mal m'y prendre, car elle est restée dubitative.

Jean-Paul Humbert

Votre histoire nous intéresse

Au cours de votre vie, vous avez certainement vécu un événement extraordinaire, qui fait partie de la mémoire de ce siècle. Racontez cet événement particulier, qui a marqué votre vie. Décrivez cet instant, cette heure, ce jour de votre existence sur quatre pages A4. Puis, envoyez votre récit à la rédaction de «Génération». Votre tâche sera rémunérée.

«Génération», case postale 2633, 1003 Lausanne, tél. 021/ 312 34 29.